

LES

# CAHIERS d'HISTOIRE

de la



Société d'histoire  
de

## Belœil-Mont-Saint-Hilaire

Cahier n° 29

Juin 1989



## Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire

Casier postal 12, Beloeil (Québec) J3G 4S8

Membre de la Société d'histoire de la Vallée du Richelieu  
et de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec.

### BUREAU DE DIRECTION

Président:	Michel Clerk
Vice-président:	Roger Saint-Jacques
Secrétaire:	Alain Côté
Trésorière:	Louise de Grandpré
Directeurs:	Raynald Chapdelaine Pierre Lambert Jacques Crépeau

La société publie des textes d'intérêt local et régional (vallée du Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes. Les manuscrits, dactylographiés à double interligne et remis en double exemplaire, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés de consulter un numéro des Cahiers pour connaître la façon de disposer leur texte.

Les Cahiers paraissent en février, juin et octobre. Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés mais on peut en obtenir des photocopies d'excellente qualité. Les numéros 1, 2 et 3 (photocopies) de même que les numéros 4 à 20 coûtent **3,50 \$** chacun; le numéro 21, **5,00 \$**. Les numéros 22 à 28, **4,50 \$**. L'abonnement par la poste aux numéros 28, 29 et 30 est de **15 \$**. Pour tout renseignement à ce sujet, s'adresser au Responsable des Cahiers, C.P. 12, Beloeil (Québec) J3G 4S8.

### COMITÉ DE RÉDACTION

Louise de Grandpré et Pierre Lambert, présidents  
Armand Cardinal Michel Clerk

Maquette de la page couverture: Michel Clerk

*Photos:*

*Le vieux village de Saint-Hilaire-sur-Richelieu en 1860*

*Photo: Archives publiques du Canada.*

*L'église et le vieux moulin de Beloeil en 1910*

*Photo: L.P. Martin, Collection Michel Clerk.*

©Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire 1989

Tous droits de reproduction réservés.

Typographie, montage et impression: S.T.ART (Beloeil)

Dépôt légal: deuxième trimestre 1989. Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN: 0225-5359

# Les Cahiers d'histoire

de la

Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire

N°29

Juin 1989

---

## SOMMAIRE

<i>Guillaume Cheval, maire de Saint-Hilaire et député de Rouville</i> par Roger Saint-Jacques .....	3
<i>Les deux manoirs du seigneur Jean-Baptiste-René Hertel de Rouville, (première partie)</i> par Pierre Gadbois .....	16

Les *Cahiers d'histoire* de la Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire bénéficient chaque année d'une aide financière de la Société d'histoire de la Vallée du Richelieu.

La Caisse populaire de Mont-Saint-Hilaire a contribué financièrement à la publication du présent cahier.



# Guillaume Cheval, maire de Saint-Hilaire et député de Rouville

ROGER SAINT-JACQUES

*L'auteur est vice-président de la Société d'Histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire et s'intéresse à l'histoire de sa famille, les Cheval dit St-Jacques, depuis plusieurs années. Il nous présente ici une courte biographie de l'un des personnages les plus colorés de l'histoire de Saint-Hilaire.*

## Introduction

Guillaume Cheval naquit à Beloeil le 29 avril 1829<sup>1</sup>. Son père Louis Cheval, d'origine terrienne, transmet à son fils le gros bon sens des gens de la campagne allié à un tempérament plutôt vif. La mère, issue d'une famille d'aristocrates de profession libérale, allait léguer à son fils sa fougue, le goût de la confrontation et des aspirations à la grande vie. Louis Cheval et Rosalie Cherrier s'étaient épousés à Saint-Denis-sur-Richelieu en 1821. Louis, marchand à Saint-Antoine-sur-Richelieu, avait tout quitté, son négoce et sa paroisse, vers 1826, pour rechercher une nouvelle vocation, celle d'instituteur. Quelque peu nomade peut-être, on le retrouve à Beloeil en 1829, année de la naissance de Guillaume; plus tard en 1831 il enseignera dans une école du rang Haut-Bord-de-l'eau à Saint-Denis<sup>2</sup>. En 1836, par décision du gouvernement de couper son octroi annuel de vingt dollars par classe à tout le système d'écoles primaires du Bas-Canada, on ferme les écoles et Louis perd sa charge. Rosalie, suite à un procès, se sépare de son mari et grâce aux secours financiers de sa tante Marie-Anne Cherrier<sup>3</sup>, dame veuve Toussaint Lecavalier, se retire avec ses cinq enfants dans une petite maison au village de Saint-Denis. On était en 1837, à la veille des troubles politiques.

## La famille Cherrier

De toutes les familles canadiennes, aucune n'aura mieux servi le Canada dans sa quête de liberté et de démocratie que les Cherrier de Saint-Denis-sur-Richelieu. En deux générations, le clan Cherrier aura donné à la Chambre d'assemblée du Bas-Canada sept députés dont le plus

célèbre de tous, Louis-Joseph Papineau, fils de Joseph Papineau, lui-même député, et de Rosalie Cherrier tante de Madame Rosalie Cheval. Celle-ci, petite-fille du notaire François-Pierre Cherrier et de Marie Dubuc qui, de 1770 à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, reçurent dans leur salon de Saint-Denis les élites politiques et religieuses de tout le pays, appréciait la société aristocratique de ses oncles et tantes. En 1801, à la mort de sa mère Marie-Josephe Gaté, son père Joseph-Marie Cherrier l'avait confiée à l'âge de un an à sa soeur veuve, Marie-Anne Lecavalier de Saint-Denis. Rosalie, passionnée pour la chose politique autant que ses oncles et ses cousins, avait appris à se donner corps et âme dans la défense de ses convictions.

Malheureusement, lors du soulèvement des Patriotes de 1837, cette honorable famille allait être divisée. D'un côté, Jean-Jacques Lartigue, fils du Dr Jacques Lartigue et de Marie-Charlotte Cherrier, s'opposerait en tant qu'évêque de Montréal à la politique des Patriotes, de l'autre, Louis-Joseph Papineau serait le leader incontesté de ces mêmes Patriotes. Madame Rosalie Cheval prit alors résolument parti pour son cousin Mgr Lartigue qui, en juillet 1837, avait clamé bien haut: «Il n'est jamais permis de se révolter contre l'autorité légitime, ni de transgresser les lois du pays»<sup>4</sup>.

Le jeune Guillaume Cheval, maintenant âgé de huit ans, sera emporté malgré lui dans le tourbillon d'une lutte que sa mère adorait. Il apprendra les leçons de la vie dans une famille désunie, un village bouleversé par les événements les plus troublants et des expériences à nulles autres pareilles.

### **Un charivari**

Madame Cheval faisait donc campagne contre les Patriotes, allant même jusqu'à qualifier le Dr Wolfred Nelson de Loup Rouge. Un jour, elle eut l'audace inqualifiable d'arracher et de déchirer une affiche osée que les jeunes Patriotes avaient suspendue au-dessus d'une ordonnance de Lord Gosford défendant de tenir des assemblées séditeuses. Outrés d'une telle provocation, les jeunes



gens, lors d'une réunion, se dirent les uns aux autres: «Allons faire un charivari à La Poule» car ainsi avait-on surnommé Madame Cheval.

En effet, dans son humble maisonnette de deux pièces, rue Yamaska, elle logeait, en plus de ses cinq enfants, un jeune homme du nom de William Mitchell alias Southwick qui était, selon Madame, le fiancé de sa fille aînée, Rosalie, âgée d'une quinzaine d'années. Mais dans le village, les langues allaient bon train et on disait couramment que cet étranger était l'ami de Madame Rosalie, non de Mademoiselle Rosalie, d'où le surnom de La Poule.

Ayant appris qu'on lui préparait un charivari dans la soirée du 26 septembre, Madame prit les grands moyens pour se défendre. Elle emprunta un fusil qu'elle emporta contre le gré de son propriétaire, envoya acheter de la poudre, se fabriqua des projectiles en coupant en petits morceaux une cuillère d'étain et attendit ses adversaires. Certains prétendent qu'elle provoqua les Patriotes en se promenant en début de soirée dans les rues du village, vêtue en habit de nonne, au bras de son pensionnaire MITCHELL...

Tel que prévu, vers neuf heures du soir, les jeunes se rassemblèrent en face de la maison de la rue Yamaska et se mirent à crier à tue-tête et à chanter pendant de longs moments. On entonna des cantiques pas très catholiques à l'endroit de Madame et de Mitchell. Profitant d'un silence, les deux Rosalie lancèrent des quolibets aux gens de la rue mais mal leur en prit car les cris et les chants redoublèrent. De plus en plus énervée, Madame ordonna à Mitchell de tirer un coup de fusil, ce qui fut fait suite à une tentative ratée. Le coup partit et deux Patriotes furent touchés. Une fois leur surprise passée, les jeunes se précipitèrent dans la maison mais déjà Madame et les siens avaient eu le temps de s'enfuir dans les champs par la porte arrière; il faisait nuit.

Le lendemain matin, Madame Cheval reçut la visite d'officiers de justice et fut accusée de voies de fait avec

intention de tuer. On l'incarcéra pendant deux ou trois semaines dans la prison de Montréal puis, devant la légèreté des blessures infligées aux deux jeunes gens, on la libéra sous caution. Le Dr Wolfred Nelson lui-même hébergea charitablement les enfants Cheval pendant l'absence de leur mère, ainsi le jeune Guillaume eut l'occasion de vivre auprès de ce grand Patriote.

Ce qui devait arriver arriva : la bataille de Saint-Denis en novembre, les représailles de la soldatesque et les souffrances des pauvres gens.

### **Saint-Denis-sur-Richelieu**

Après le soulèvement des Patriotes en 1837<sup>5</sup>, jamais plus la paroisse de Saint-Denis ne sera comme autrefois. La multitude de petites industries qui faisaient la richesse des villageois ne renaîtront pas de leurs cendres. Les divisions intestines et la pauvreté empêcheront, pendant plusieurs années, toute action communautaire; seule une école de garçons, au village, ouvrira ses portes au gré des circonstances.

Guillaume Cheval restera un témoignage tangible de ces temps difficiles, sachant à peine lire et écrire, lui le fils d'un instituteur, le descendant d'une famille d'aristocrates. Heureusement pour les siens, la tante Marie-Anne Cherrier, à sa mort en 1839, légua ses biens à sa nièce et protégée, dame Rosalie Cheval. Quelques années plus tard, Guillaume ouvrira une échoppe de cordonnier au village de Saint-Denis et peut-être, entretemps, aura-t-il eu l'occasion de connaître et de fréquenter sa future épouse, institutrice à une école du quatrième rang de 1849 à 1850, Hermélinde Richer, de deux ans son aînée<sup>6</sup>.

### **Le village de Saint-Hilaire**

À l'âge de 21 ans<sup>7</sup>, le 15 février 1851, Guillaume Cheval achetait le magasin général de son père, Louis Cheval, sur la rue Sainte-Anne au village de Saint-Hilaire de Rouville. Au cours des ans, de 1851 à 1880, année de sa mort, il se révélera un homme d'action; il deviendra même le citoyen le plus influent de la région, homme d'affaires





*Guillaume Cheval, dans l'attitude rigide et solennel commandée par la photographie d'autrefois (Photo: Collection Armand Cardinal).*



prospère, juge de paix, président de la commission scolaire, maire et enfin député du comté de Rouville aux Communes d'Ottawa. Chrétien convaincu et marguillier<sup>8</sup>, il entrera toutefois en conflit avec son évêque, Mgr Charles Larocque. Sa formation et un tempérament de lutteur le prédisposait à de telles joutes.

La population de la seigneurie de Rouville avait vécu pendant une cinquantaine d'années une trop longue période d'espoirs déçus au point qu'en 1844<sup>9</sup> le seigneur René Hertel de Rouville, malade et ruiné, avait dû vendre sa seigneurie à un riche major anglais, Thomas Edmund Campbell. Depuis leur arrivée dans le manoir seigneurial, à Saint-Hilaire, le nouveau seigneur et son épouse Henriette Juchereau-Duchesnay, une Canadienne-française de grande lignée, avaient insufflé un espoir optimiste dans tout leur domaine<sup>10</sup>. Grâce au seigneur, une voie de communication moderne, le chemin de fer, reliait maintenant le village avec le monde extérieur, et des projets de longue date se réalisaient.

À ce tournant de l'histoire du pays, on mettait en place les structures politiques et sociales du Canada; tout était à faire: État fédéral, gouvernements provinciaux et municipaux, univers de l'éducation, voies de communications, etc. Surtout, il fallait former des élites capables d'assumer des responsabilités. Dans la mesure de ses besoins et de sa sphère d'influence, la population du Saint-Hilaire de cette époque semble avoir réussi cette oeuvre. Guillaume Cheval y aura été pour beaucoup.

En 1880, à la mort de Guillaume Cheval, bien des artisans de cette période de notre histoire locale étant déjà disparus, le Saint-Hilaire fin de siècle apparaîtra merveilleux aux regards inquisiteurs des historiens du XXe siècle. L'un d'eux écrira: «À Saint-Hilaire florissait une société sélect qui, par la vie très fashionable qu'elle menait, donnait le ton en tout...» et un autre: «Saint-Hilaire fin de siècle apparaît donc un milieu intellectuellement stimulant»<sup>12</sup>.

## **Le curé Isaïe Soly**

En 1851, les facultés en science de l'administration, en sciences sociales et en sociologie n'existaient pas; les universités canadiennes étaient rares. Le curé et le notaire du village, gens instruits du milieu, passaient pour des savants. À Saint-Hilaire, de 1860 à 1866, l'abbé Isaïe Soly donna à l'élite de ses paroissiens des leçons pratiques en administration et en politique.

Or, il survint une menace d'épidémie de fièvre typhoïde. Le bon curé, homme dynamique et dévoué, assisté du notaire Pigeon, prépara la documentation, instruisit ses gens et forma avec eux une société à buts lucratifs ayant pour mission de construire et de gérer un aqueduc au village, d'alimenter chaque foyer d'une eau saine et de partager les profits entre actionnaires. Vers la même date, constatant que le village avait des besoins qui lui étaient propres, distincts de ceux de la paroisse, il convainç qu'il était possible, suivant la réglementation de l'Acte municipal du Bas-Canada, d'établir une municipalité de village et une municipalité de paroisse, et ses gens passeront aux actes.

Fort de ses connaissances nouvelles, le marchand Cheval n'écouterà que ses inclinations naturelles et il sera élu maire de Saint-Hilaire en 1864. Il le restera jusqu'en 1869, année où le village pourra se payer le luxe de construire des trottoirs de bois dans les quatre rues du village, signe d'un progrès évident.

## **La Confédération**

Dans les années 1864, 1865 et 1866, une question animait tous les esprits au Canada, un mot mystérieux hantait les officines des journaux, la population n'y comprenait pas grand-chose; c'était la Confédération. Les groupements nationalistes de Bas-Canada agitaient comme un épouvantail ce projet du parti conservateur; on en parlait, on avait peur. Pourtant, Georges-Étienne Cartier prônait la Confédération, lui, l'idole de ce peuple qu'il représentait dans les hautes sphères politiques.